

Voici l'exemple d'un texte, par un critique d'art américain qui montre bien la bataille de : l'image des nations, dont les artistes doivent être les soldats et les « produits d'exportation estampillés » par les États pour le prestige de ces États : ces États en guerre « cordiale ». Il montre aussi, sans le savoir l'aliénation de l'art quand il devient officiel, contrôlé par les États : il perd son sens. Dans cet assouvissement, cet art ne produit que du spectaculaire à grand moyen où l'artiste ne met plus la main à la pâte, mais où son projet d'art est le résultat de l'industrie culturelle. Cet artiste là accepte sa servitude contre sa prison dorée d'une gloire illusoire de salon et, l'image de l'art dans « sa course pour le monde » se désagrège dans un malaise soutenu par la politique culturelle des nations. [mathius shadow-sky] :

Franchitude

Robert Storr

Quel Américain connaît mieux la scène française que notre collaborateur de longue date, Robert Storr. Nous avons sollicité son avis. L'avis d'un ami, mais sans complaisance.

Dans la course du monde de l'art, il est clair que les Français se sentent plutôt exclus qu'en queue de peloton. Cette impression n'est pas sans fondement. Dans les années 1980, quand l'Europe a voulu réaffirmer son existence face aux États-Unis la Royal Academy of Arts de Londres a proposé une série d'expositions réexaminant [histoire du modernisme - et de l'antimodernisme - dans des pays qui surfaient alors sur la vague du néo-expressionnisme. L'exposition A New Spirit in Painting, organisée par La Royal Academy en 1981 a attiré l'attention sur ce qui se passait à l'Est de l'Atlantique. Confiées chacune à une équipe, les quatre étapes de l'exposition avaient pour but de pallier les lacunes que le public pouvait avoir dans sa connaissance de l'art du 20e siècle et d'établir un lien avec les ruptures engagées par le postmodernisme. Les trois premières sections concernaient l'Allemagne, l'Italie et La Grande-Bretagne. Après un intervalle décent, permettant à l'Europe de reprendre confiance dans ses capacités, un salut était fait à l'Amérique. La France, à laquelle n'était jeté qu'un coup d'œil en passant, était la grande absente de ces regroupements ne faisant partie des prédécesseurs possibles de la peinture du moment que Balthus et Hélicon, ainsi que - si l'on tient compte de leur lieu de résidence Matta et Picasso. Aucun peintre français apparu au milieu du siècle ou après ne paraissait valoir un premier ou un nouvel examen.

Inutile de dire qu'une exposition aussi ancienne n'est à prendre comme la cause de tout. Ce n'est qu'un des symptômes ou malaise que la France éprouve encore : celui d'être un ancien centre d'effervescence culturelle qui a du mal à être reconnu à l'étranger pour autre chose que son rôle historique. Capitale au 19e siècle comme l'écrivait Walter Benjamin, Paris semble n'être plus qu'une banlieue chic du 21e, cernée d'autres banlieues très explosives. Certes, les universitaires américains continuent à lire par-dessus l'épaule des théoriciens français (ils ont à peu près cessé de lire des romanciers français, Michel Houellebecq excepté) et les jeunes en quête de nouveaux sons écoutent des rappeurs parisiens ou la pop venue d'Afrique, mais la culture française apparaît à la plupart des étrangers comme indéterminée ou nombriliste.

**Absence de production ? État tout-puissant ?
Étouffement de la nouveauté ?**

Serait-ce que la France n'a rien produit qui soit susceptible de secouer la planète depuis un quart de siècle ou plus ? Ou que les arts visuels y ont été si colonisés par le discours littéraire ou philosophique qu'ils ont peu à dire de leur propre chef, à part dans une sorte de français formel ou de dialecte appartenant au registre du mondialisme ? Est-ce parce que la France n'est plus une grande puissance que ses artistes ne sont pas pris au sérieux ? À moins qu'il faille qu'un livre apolyptique (?) à l'écriture élégante entre en résonance avec le malaise

français connu de tous : auquel cas, qui est le Houellebecq de la peinture ou de la vidéo ? Ou est-ce parce que l'État est trop puissant en France, et qu'il étouffe les arts de sa politique d'aide aux expositions et aux acquisitions publiques, ne permettant pas de douter que partout où un artiste français se déplacera un fonctionnaire préposé l'accompagnera et qu'on ne sera donc pas en présence d'un esprit indépendant mais d'un produit d'exportation estampillé ? Ou est-ce à cause de la préjudiciable habitude qu'a cet État tout-puissant de faire tourner ses meilleurs fonctionnaires d'un musée ou d'un poste à l'autre, de telle sorte que seuls les plus malins et les plus intrigants ont une petite chance, et encore, d'aider le public à mieux comprendre l'art moderne et contemporain grâce à une programmation suivie, équilibrée, et surtout esthétiquement et intellectuellement cohérente ? Il vient alors à l'esprit que le goût prononcé qu'a la France pour les commémorations de son glorieux passé occupe tellement son industrie culturelle - l'album annuel de La Pléiade, les numéros du *Magazine littéraire* consacrés, à tel eu tel « génie », les hommages de Bibliothèque Nationale avec de lourds catalogues aux images hagiographiques (le strabisme divergent de Sartre atténué sur un tirage sépia tandis que sa fastidieuse vie sexuelle de « débauché » est détaillée dans la biographie) - qu'il y a d'autant moins de place pour le tout nouveau qu'il vient sans cesse buter contre un nouveau antérieur plus grand et fortement historisé. Ou qu'il est interprété de telle sorte qu'une chape d'exégèses étouffe immédiatement la moindre idée originale. Ou est-ce simplement que la France ne sait pas suffisamment voir ce qui est bon dans ses générations montantes ou émergentes, y compris quand des membres de ces générations sont reconnus à l'étranger ? (Les disparitions de Raymond Hains et d'Arman susciteront-elles des rétrospectives sur le Nouveau Réalisme et les années 1950, ou seulement une oraison funèbre par un de leurs contemporains les ayant connus dans leurs meilleurs jours, après quoi chacun pourra retourner à ses affaires ?) Combien faudra-t-il d'Annette Messager remportant le Lion d'or de la Biennale de Venise pour que la France se convainque que des artistes autochtones peuvent être reconnus grâce à leur seul talent ? Combien d'Absalon, de Christian Boltanski, de Sophie Calle, de Pierre Huyghe, de Philippe Parreno, de Philippe Thomas, de Jean Jacques Rullier, de Pierrick Sorin, de Titiana Trouvé ? Et s'ils sont représentatifs, peut-on entendre que beaucoup d'autres sont au mieux médiocres sans en être découragé ?

Absolument moderne

Des jugements comparatifs seraient pourtant intéressants. Non parce qu'ils rappelleraient les médisances qui animent les soirées mondaines, mais parce qu'ils alimenteraient un débat culturel sur ce qui importe vraiment, sur le chemin accompli et les lieux où se tiennent des expositions d'art vivant à ne pas manquer. Pourquoi les Français se laissent-ils éblouir par des généralités - de grandes déclarations qui ne peuvent éviter l'exagération, le cliché ou le flou rhétorique - et se montrent-ils indifférents au particulier - qui est certes plus aisément remis en cause mais aussi plus immédiatement satisfaisant si l'on sait en exprimer pleinement la nature ou la vérité ? Qu'est-il donc arrivé au « style naturel » ? Le baroque postmoderne l'a-t-il entièrement recouvert ?

Mais qui suis-je pour parler ainsi, et pour jouer tout à la fois de l'abattement, du manque d'assurance et de l'orgueil blessé ? Simplement parce que mon droit de m'exprimer ne vient pas d'une position institutionnelle, mais du fait d'être francophone et francophile. J'ai envie que le français continue à être une langue dans laquelle des choses nouvelles sont dites, et que la tradition culturelle française (avec ses versants arabe, africain, indochinois, acadien, etc.) reste un lieu d'étonnement dans une société qui accepte de se laisser surprendre. En dernier ressort, le problème est celui-ci : l'état de crise mentale que Baudelaire nommait « spleen » a dégénéré en des formes passives et plaintives d' « ennui » pour lesquelles le français a un vaste vocabulaire. Et des variantes poststructuralistes de « l'alchimie du verbe » combinées à des jeux d'esprit désespérés préoccupent les intellectuels, alors que des événements importants réclament réflexion et parler clair. La France doit se désensorceler, et pour reprendre le mot de Rimbaud : « Être absolument moderne. » Alors, mes amis, sortez-vous de là, retournez bosser, et laissez rouler les dés.